Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 41 (1903)
Heft: 40

Artikel: Les noix bien gardées
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-200484

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

III. Quoi que vous fassiez, faites-le de toutes vos forces.
IV. Ne faites usage d'aucune espèce de boisson énivrante.
V. Espérez, sans être trop visionnaire.
VI. N'éparpillez pas vos efforts.
VII. Ayez de bons employés.
VIII. Faites de la publicité.
IX. Soyez économe.
X. Ne comptez que sur vous-même.

Le nouveau tram à Ouchy.

L'autre jour encore il était à l'essai : c'était comme une grande boîte trop neuve et trop jaune qui, lentement, dévalait la route d'Ouchy et qui, à chaque maniement des freins, soulevait un gris nuage de poussière.

On restait sur place, on accordait un coup d'œil à cette « première », puis on passait, après avoir remarqué l'air digne et sacerdotal du conducteur, et les figures graves de quelques messieurs.

Mais d'autres exhultaient ! Le petit peuple de la rue, les mômichons aux culottes fendues, aux mollets tannés, les petits pirates, amateurs de choses drôles ou sensationnelles et qui, nez au vent, ont toujours l'air de les quêter.

« Le v'là ! le v'là ! ! » Toute une horde l'attendait, le cou tendu, les yeux fixés sur le tournant du boulevard de Grancy.

Le v'là ! Ce furent là les deux mots, expressifs en leur simplicité, qui m'apprirent qu'Ouchy possédait un tram. Tout à coup, il apparut au contour — la petite bande des nez sales se prit à trépigner ; — lentement d'abord, il descendit la rampe. Alors on lui vit une escorte : la horde hurlante des mômichons — moineaux piailleurs des trottoirs — dévala derrière lui, avec des clameurs victorieuses et des gambades folles ! Il descendait, le tram jaune, un peu comme un triomphateur ; à la hauteur des Jordils, il eut comme un renflement de gloire, et comme un regard de pitié pour la pauvre petite « ficelle », qui rampait là-bas, au ras de la terre.

Ouchy a un tram. Depuis aujourd'hui il est en service régulier ; même, — est-ce une hantise ? — mais il me semble que pour ceux qui l'entendent, il ne fasse que monter et descendre ; c'est qu'on n'a pas encore l'oreille faite à ce grondement plutôt désagréable qui passe par toutes les nuances du crescendo et du decrescendo.

* * *

Eh bien, moi, je la regrette, ma bonne vieille route d'Ouchy, blanche de poussière, rude de cailloux ou bien ruisselante de pluie et qui, par son calme, vous donnait encore l'illusion qu'on habitait la campagne.

Le soir, elle avait parfois quelque chose d'idyllique ; c'était comme un large ruban de poussière qui, là-bas, descendait au lac bleu ; et ce bout de lac entrevu enfermait en lui comme une promesse d'oasis, fait de douceurs fraîches, d'horizons roses et de petites vagues bleues,

Maintenant le tram jaune y grondera trop souvent, sur la vieille route.

Et sur leurs sièges, il m'a semblé que les cochers avaient des airs mélancoliques ; leurs fouets ne lancent plus de joyeux et savants clapotis, où la mèche dessine dans l'air de bizarres et fugitifs serpentins ; on sent que quelque chose a passé là-dessus : les princes déchus doivent avoir un peu de ces affaissements-là !

Que voulez-vous, il faut une habitude à tout ! Mais j'en entends, j'en entends, des gens raisonnables et rassis ; ils me parlent d'utilité publique, de confort et de progrès... et je baisse la tête ; et l'un d'eux (c'est comme un cauchemar) m'a saisi par un bouton de ma jaquette, et j'entends la voix, ô si sarcastique et narquoise : « Nous ne sommes plus, monsieur, au temps des chalumeaux bucoliques, des virgiliennes et des oliviers de la bleue Campanie d'autrefois !.... Nous sommes en 1903 ! ! »

C'est vrai, nous sommes en 1903.

Heureux petits pirates, qui ne sentez pas encore et ne sentirez peut-être jamais la mélancolie des choses qui passent. P. S.

Dépêchons-nous, alors ! — Ma fille, dit une mère, le mariage est l'acte le plus sérieux, le plus grave au monde, on ne saurait trop y réfléchir, d'autant plus que les hommes deviennent de jour en jour plus mauvais.

— Mais alors, maman, il faudrait au contraire se marier le plus vite possible.

* * *

La viande fraîche. — Un voyageur à l'aubergiste du Cheval-Gris :

— J'ai demandé de la viande fumée et l'on m'apporte de la viande fraîche !

— Oh ! monsieur peut être sûr qu'elle n'est pas précisément fraîche, c'est d'une bête que j'ai tuée le mois passé.

* * *

Les noix bien gardées. — Le petit Chouchou à son grand-oncle :

— Est-ce que tu veux croquer une noix ?

— Non, merci, mon enfant, je suis trop vieux et n'ai plus de dents.

— Alors, je te donnerai à garder toutes mes noix.

Les débuts d'une grande œuvre.

I

Le Congrès de la paix, tenu à Rouen, ces derniers jours, a terminé ses travaux au Hâvre, le 27 courant. Au banquet de clôture, disent les dépêches, le ministre français du commerce a déclaré qu'il était venu, non point pour discuter le détail des résolutions, mais pour apporter au Congrès l'expression des sympathies du gouvernement français pour l'œuvre qu'il poursuit.

La question de la paix fait tous les jours du chemin ; il est dores et déjà permis d'entrevoir le triomphe final d'une idée dont un groupe d'hommes dévoués, groupe tout petit d'abord, mais qui grandit, grandit sans cesse, s'est fait le persévérant défenseur.

C'est en Suisse, à Genève, que se tint, en 1867, le premier congrès de la paix. Garibaldi y assistait. La présence à Genève de l'illustre soldat de la liberté, et ses discours où peut-être la mesure manquait un peu, provoquèrent des manifestations au premier abord enthousiastes et sympathiques, en dernier lieu hostiles. La division se mit au camp des champions de la paix et de la liberté ; les séances du Congrès devinrent tumultueuses, et ce fut à la fin une sorte de déroute.

En 1868, un second Congrès de la paix se réunit à Berne. Là, quoique les délibérations fussent plus calmes, il y eut aussi cependant des divisions qui amenèrent un quasi avortement du Congrès. Le célèbre Bakounine et plusieurs de ses collègues se retirèrent en protestant contre les décisions de l'assemblée, décisions qui étaient en opposition directe avec le programme de l'école radicale exaltée.

Le troisième congrès de la paix s'ouvrit, à Lausanne, le 14 septembre 1869, il y a donc trente-quatre ans, avec le programme suivant :

1° Déterminer les bases d'une organisation fédérale de l'Europe ;

2° Quelles solutions doivent recevoir, suivant les principes de la Ligue, les diverses questions engagées et contenues sous le titre général de la question d'Orient, y compris la question polonaise ?

3° Quels sont les moyens de faire disparaître tout antagonisme économique ou social entre les citoyens ?

4° Propositions individuelles.

Le président d'honneur du Congrès de Lausanne était Victor Hugo ; le président effectif, Eytel. Au nombre des participants, Jules Ferry, Charles Lemonnier, Simon de Trèves, Edgar Quinet, etc.

Nous empruntons au compte-rendu analytique de ce congrès (Jaquenod et Cie, imp.) les détails que voici, susceptibles, croyons-nous, d'intéresser tous nos lecteurs.

* * *

Une foule considérable, composée en grande partie de dames, se presse dans l'étroite salle du Casino (il s'agit de l'ancien Casino, démoli pour faire place à la nouvelle Banque cantonale). Une estrade pour le public a été élevée au nord de la salle. Du côté du lac, une seconde estrade est réservée aux membres des comités. La tribune, d'une simplicité toute républicaine, s'élève entre cette estrade et les bancs reservés aux congressistes. Au-dessous d'elle, sont les tables destinées aux journalistes, très nombreux. Sont représentés entr'autres : le *Siècle*, le *Temps*, l'*Avenir national*, la *Liberté*, la *Gazette de France*, l'*Universel*, l'*Opinion nationale*, la *Démocratie*, le *Rappel*, le *Journal de Paris ;* le *Progrès*, de Lyon ; le *Sémaphore*, de Marseille : la *Patrie*, de Pesth ; plusieurs journaux de l'Allemagne, de l'Italie, de la Suisse.

* * *

La séance est ouverte à 2 ¼ heures par M. *Eytel*, président du comité local.

« Messieurs, dit-il, nous sommes réunis ici pour travailler à la réalisation de l'idée la plus féconde de ce siècle. Nous voulons fonder l'ordre social sur la liberté et associer les peuples pour assurer la paix du monde. Les générations qui nous ont précédé n'ont point passé sans entrevoir quelque chose dans cette perspective. C'était alors une étoile dans le ciel de l'humanité. Le siècle dernier, les amis de notre cause l'avaient entrevue, mais des obstacles s'opposaient à ce qu'elle répandît sur le monde sa bienfaisante lumière. Elle ne se répandait alors que dans les écrits des penseurs, dont les classes privilégiées avaient seules connaissance. On laissait croire aux peuples qu'ils n'étaient bons qu'à s'entr'égorger. Sont-ils prêts, aujourd'hui, à former une indissoluble alliance ? Nous ne savons : mais nous croyons que nous pouvons en hâter l'avènement et rendre possible cette alliance. Nous en sommes d'autant plus certains que nous voyons accourir ici les hommes de cœur et d'intelligence de tous les pays.

» Vous, nos frères, dans cette œuvre d'harmonie, je vous salue ! Je vous salue au nom des citoyens de la seule fédération existant encore en Europe, fédération dont la principale force découle de ce fait que ses membres se sont interdits de trancher leurs différends par le sabre et le canon. La seconde force de la Confédération suisse, c'est qu'elle délibère librement et avec calme sur toutes les questions brûlantes et les intérêts les plus opposés, qu'elle relègue au dernier plan les préoccupations de personnalités trop vivaces, pour ne s'occuper que des principes. Dans les travaux parlementaires, on ne reste jamais en deçà du respect qui est dû à toutes les opinions, et le premier devoir du citoyen est de laisser toute liberté à ses adversaires politiques. Je ne doute pas, messieurs, que le Congrès de Lausanne suive cette marche, et c'est dans cette conviction que je vous dis à tous : soyez les bienvenus !

» Et vous, Victor Hugo, penseur qui répandez par vos écrits tant de nobles pensées parmi les peuples, qui semez tants de germes féconds dans le champ de l'humanité, je vous dis aussi : soyez le bienvenu ! » (*Applaudissements prolongés*).

* * *

Deux autres discours sont prononcés, puis, Victor Hugo se lève au milieu des applaudissements frénétiques de l'assemblée. Lentement, il s'avance vers la tribune et s'exprime ainsi :

« Les mots me manquent pour dire à quel point je suis touché de l'accueil qui m'est fait. J'offre au Congrès, j'offre à ce généreux et sympathique auditoire mon émotion profonde. Citoyens, vous avez